

LEUR PUDEUR

Dans cette prosodie particulière qui ressemble autant à de la poésie que votre serviteur à un archevêque, feu Coppée François s'écriait jadis après toute une série de lignes très égales et marchant à pied (sur douze pieds, s'il vous plaît !) :

Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

Je ne professe pas pour le père littéraire du « petit épicier de Montrouge » une admiration sans bornes, tant s'en faut ; je me suis même laissé dire que cet « Humble » tenait en profond mépris Leconte de Lisle, et ce n'est pas pour le rehausser à mes yeux ; mais si niais que soit le morceau que termine cet alexandrin interrogatif et balbutiant, tirons quand même à son auteur notre révérence : pour une fois il est tombé juste et a exprimé une idée qui sort de sa banalité coutumière.

De toutes les formes de la pudeur, les bêtes, en effet, ne connaissent guère que celle-là : la pudeur de la mort ainsi que sa grande sœur, celle de la souffrance.

Les questions de pudeur sexuelle les laissent on ne peut guère dire froides, mais indifférentes : c'est en plein milieu du troupeau que la vache accepte le taureau, que le bélier chevauche la brebis, que le coq bondit sur les poules, et si certains chiens et certaines chiennes préfèrent s'isoler un peu pour vaquer aux travaux de l'amour, ce n'est pas, croyez-le bien, par crainte d'offrir à leurs congénères moins fortunés un spectacle immodeste, mais tout simplement pour ne point être dérangés.

De même pour l'accomplissement des actes naturels qui suivent les digestions ; ils ne se gênent en aucune façon et

ignorent sereinement les contraintes que nous nous imposons, mais que nos aïeux, voire les plus huppés, si l'on en croit certaines chroniques, ne connaissaient pas plus qu'elles. Faut-il citer l'exemple de ce brave amiral Bonnivet qui, ayant failli être surpris par François I^{er} dans la chambre de la duchesse d'Étampes et s'étant caché dans la cheminée, fut largement et royalement compissé par son seigneur et maître, sortant du lit de la dame et saisi d'un pressant besoin.

*Qu'ils sont heureux les chiens
Qui font... etc.,*

comme dit la chanson.

Mon admiration et mon amour des bêtes ne vont pas pourtant jusqu'à prétendre que nous devons les imiter sur ces deux points : cela ferait du vilain, évidemment, et M. Bérenger, qui est partisan, je crois, de la double muselière pour bêtes, une à l'avant, une à l'arrière, pousserait de beaux cris. La pudeur sexuelle étant une question de latitude et de mode, contentons-nous de constater en passant que les animaux ne s'en sont jamais, ou presque jamais, embarrassés.

J'ai dit : presque jamais, car il est tout de même quelques cas assez rares où la femelle, en amour, se refuse au mâle et l'on cite aussi certains étalons qui n'acceptent pas de mésalliances. Ceci dénote plutôt une volonté de choisir soi-même l'élu ou l'élue que de la pudeur ; encore, quand il s'agit des femelles, ne sait-on jamais jusqu'à quel point le refus n'est pas un jeu, une coquetterie faisant partie de la parade nuptiale.

Mon excellent ami le citoyen Daniel Couture, conseiller municipal de Bonneuil, est pourtant propriétaire d'une chienne, Mascotte, qui, sans doute pour ne point ternir sa robe immaculée et pour mériter effectivement son nom, est restée jusqu'à présent la vierge sage. Non seulement elle n'a jamais accepté le mâle, mais elle se cache quand elle sent venir les

époques troublantes et, quand elles sont passées, ne tolère même pas que les galants viennent renifler dans son sillage.

Je soupçonne un peu cette charmante bête de manquer de tempérament, car il en est des animaux comme des humains, et tels sont timides et froids, tandis que d'autres se montrent effrontés et... volcaniques.

En général, ils n'éprouvent nulle honte à exhiber des organes que dame Nature ou Dieu, pour faire plaisir à tout le monde, ne trouva pas utile de cacher. C'est plus honnête et plus loyal que les braguettes démesurées qu'appréciait Panurge et que certaines pièces subabdominales qui laissent les jolies femmes rêveuses devant les vieilles armures de nos aïeux.

De telles complications n'existent pas pour eux ; en dehors des saisons amoureuses, la cohabitation des sexes ne présente pas à l'intelligence du sociologue de problème compliqué : tous sont camarades sans plus ; le moment critique venu, tous sont amoureux, librement, sans contrainte et la proie est au plus vaillant ou au plus hardi.

Il est pourtant, comme je l'ai dit au début de cet article, une pudeur que tous connaissent ou subissent, c'est la pudeur de la souffrance et de la mort.

Dès qu'une bête se sent malade, elle fuit immédiatement la société de ses compagnes et cherche un recoin solitaire pour s'y dissimuler à tous les yeux.

Oui, ô Coppée, les oiseaux se cachent pour mourir, comme ils se cachent pour souffrir. J'aime à croire que c'est pour épargner à leurs compagnons le spectacle de leur amoindrissement et pour leur éviter le dégoût qu'éprouve un être sain devant un cadavre en décomposition qu'ils agissent ainsi, et non point parce que leur faiblesse les excite à chercher un abri contre un ennemi possible. D'ailleurs les domestiques partagent avec les sauvages ce sentiment et adoptent cette attitude ; elles n'imposeront jamais à leurs congénères pas plus qu'à leur maître le spectacle de leur déchéance physique et de

leurs misères corporelles. S'il leur est impossible de s'isoler, du moins jusqu'à l'agonie ne pousseront-elles aucun cri qui trahirait leur détresse ; si même elles sentent venir la mort, elles se dissimuleront mieux encore et s'enseveliront autant qu'il leur sera possible pour qu'on ne puisse retrouver leurs cadavres.

La voilà, la vraie pudeur naturelle, celle qui touche au stoïcisme, celle qui ne veut pas imposer à autrui le spectacle d'une laideur, d'une souffrance, qui veut épargner à ceux-là qui continuent à perpétuer l'espèce la pensée de la grande culbute et ne pas troubler la sérénité des jours qu'ils ont encore à passer avant de disparaître à leur tour.

Jeudi 28 mai 1914.